

Entretien d'Emmanuel Faye avec Philippe Lacoue-Labarthe, Pascal Ory, Jean-Édouard André, Bruno Tackels dans " Tout arrive ", émission de Marc Voinchet, le 9 mai 2005 à France Culture :

Marc Voinchet (M.V.) : Bonjour Emmanuel Faye. Dans un instant, nous parlerons avec vous de votre livre. Autour de vous, je le rappelle, Philippe Lacoue-Labarthe. Faut-il rappeler qui est Philippe Lacoue-Labarthe ? Un de nos grands philosophes français qui, souvent, participe à " Tout arrive " et à d'autres émissions. Notamment philosophe, Philippe Lacoue-Labarthe, vous nous le direz, est un heideggerien avec une sorte de distance, qui publie, traduit Heidegger. Mais vous ne faites pas partie de ceux qui refusent le dialogue avec ceux qui disent que Heidegger, au fond, ne serait peut-être plus du tout à étudier si je reprends la thèse finale de Emmanuel Faye.

Philippe Lacoue-Labarthe (P.L.L.) : Sauf que cette thèse-là, je la trouve vraiment contestable !.. On en reparlera.

M.V. : C'est l'aspect le plus contestable du livre et ce n'est pas le seul aspect, bien sûr, de ce livre. A côté de vous, Emmanuel Faye, Jean-Édouard André, auteur d'une thèse tout récemment soutenue à Paris VIII : " Récurrence du thème de la liberté dans l'oeuvre de Martin Heidegger ". Avec nous également, Bruno Tackels, Pascal Ory.

[*Suit un hommage au philosophe de la ville, du paysage et du quotidien Pierre Sansot disparu au printemps 2005.*]

M.V. : Alors, Emmanuel Faye, peut-être faut-il que je reprenne ce bon usage de la lenteur, avec vous et ceux qui ont accepté de dialoguer avec vous. On ne va pas faire cette émission comme un match. Volontairement d'ailleurs, nous ne reprendrons peut-être pas la conclusion finale. On verra, on laissera cela pour la toute fin de l'émission. Faut-il ou non - bien que cela soit important pour vous cette question là - faut-il ou non continuer d'enseigner, de lire Heidegger tel qu'on l'enseigne et le lit aujourd'hui ? Mais ce qu'on voudrait essayer de comprendre, c'est le point de départ de ce livre, Emmanuel Faye. On sait qu'il y a eu, notamment avec Victor Farias en 1987, des analyses et des lectures, notamment des attaques fortes quant aux écrits de Martin Heidegger dont vous continuez l'analyse aujourd'hui à la faveur de textes qui jusqu'à présent n'avaient pas été lus, bien lus ou lus tout court. Donc attention, avec Pascal Ory, l'historien qui est ici nous le rappellera, attention aux anachronismes, attention à ne pas faire dire à certains ce qu'ils ne pouvaient savoir par rapport à une époque, par rapport à ce que vous savez, vous, Emmanuel Faye. Mais le but de votre livre, si je résume d'un trait au lendemain du 8 mai et de la célébration de la reddition nazie du 8 mai 1945, c'est que pour vous, il y a aujourd'hui dans la philosophie de Heidegger des superpositions entre sa philosophie et son engagement national-socialiste qui continuent au fond d'infuser et que l'on ne peut pas séparer. On ne peut pas séparer les écrits, la vie biographique et politique de l'homme de sa philosophie stricto sensu. Et le livre, je crois, si je vous ai bien lu,

parle notamment d'un haut le coeur. Page 364 vous dites : " On a dit qu'en 1933 Hegel était mort. Au contraire, c'est alors seulement qu'il a commencé à vivre. "

Pascal Ory : C'est une citation de Heidegger !

M.V. : Citation de Heidegger en hiver 34-35 (.)

E. Faye : Que j'ai découverte dans un séminaire inédit.

M.V. : Hiver très important. C'est autour de ce cette période-là qu'en majorité vous vous consacrez. Vous dites : cette phrase prononcée par Heidegger en 34-35 est entre autres, mais pour beaucoup, à l'origine de ce livre de ce livre et vous a fait bondir. Emmanuel Faye :

E. Faye : Oui. Au tout début de l'émission, Marc Voinchet, vous disiez un moment, mais votre présentation a bien rectifié les choses, que j'aurais soutenu qu'il ne fallait plus étudier Heidegger. Non, certainement, au contraire. Dans mes conclusions je dis bien qu'il faudra des recherches beaucoup plus approfondies.

Jean Edouard André : Mais le faire changer de rayons dans les bibliothèques, quand même, de la " philosophie " à " l'histoire du nazisme ". Vous dites précisément qu'il doit changer de rayonnage et passer de la philosophie à l'histoire du nazisme.

E. Faye : Je dis : " c'est pourquoi il faut souhaiter que cette oeuvre mondialement traduite et commentée soit l'objet de recherches bien plus approfondies ". J'indique un peu le genre de recherches qu'il faudrait entreprendre. D'autres recherches devront porter notamment sur les écrits et les activités de Heidegger durant la période de guerre 39-45 et sur la stratégie de légitimation de son oeuvre passée durant les trois décennies d'après guerre. Donc j'en appelle vraiment...

M. V. : Je poursuis : " Si ces écrits continuent à être diffusés de façon planétaire sans qu'il soit possible d'arrêter cette intrusion du nazisme dans l'éducation humaine comment à ne pas s'attendre que cela conduise à une nouvelle traduction dans les faits dont l'humanité cette fois pourrait ne pas se relever. Plus que jamais c'est la tâche de la philosophie que de protéger l'humanité. " Voilà.

E Faye : Oui, c'est exactement la question qui se pose. Ce que je voulais dire pour répondre à votre question importante : Quel est le point de départ du livre ? Pourquoi je l'ai écrit ? Pour comprendre la motivation de ce livre il faut voir l'oeuvre de Heidegger non pas telle qu'elle a été partiellement traduite en France pendant 3 ou 4 décennies mais telle qu'aujourd'hui en Allemagne elle est donnée à lire dans la *Gesamtausgabe*. (Oeuvre complète). Il y a 66 volumes parus. Et, là, j'ai apporté trois ou quatre volumes. Dans cette *Gesamtausgabe*, nous avons les cours que Heidegger a professés de 33 à 45. Cela fait 20 volumes. Et ces cours, sous des titres d'apparences philosophiques, comme par exemple *La question fondamentale de la philosophie* ou bien *De l'essence de la vérité* ou bien *Logique* ce sont des cours qui tout à fait ouvertement, explicitement, font l'apologie de la *Weltanschauung* du Führer, de la vision du monde du

Führer, comme transformation radicale pour l'homme. Ce sont des cours qui exaltent la communauté *völkisch* du peuple allemand sous la *Führung* hitlérienne. Et voilà donc que Heidegger, après sa mort, a fait le plan d'une oeuvre telle que tout cet enseignement se trouve aujourd'hui présenté comme philosophique. Et là, je ne suis pas d'accord. C'est là où j'ai un point d'arrêt. Je dis que, pour moi, ces cours ne sont ni dans leur fondement, ni dans leur expression, philosophiques. Si on les inscrit dans le patrimoine de la philosophie du 20e siècle, c'est extrêmement dangereux. On en voit vraiment des effets parce que des auteurs comme Nolte ou Tiliński en Allemagne ou d'autres en France comme Beaufret et quelques autres, des auteurs qui, justement, reprennent cette oeuvre sans aucune distance critique, arrivent à des positions d'un révisionnisme radical.

M.V. : Pascal Ory et Philippe Lacoue Labarthe ?

Pascal Ory : Puisqu'il est question à plusieurs reprises de Descartes dans l'ouvrage et c'est à mon avis éclairant pour le cheminement de l'auteur.

M.V. : Heidegger recommandait qu'on n'enseignât plus Descartes.

Pascal Ory : Oui, c'est intéressant. A quel moment il le recommande ? C'est passionnant. Donc, je voudrais revenir sur la méthode de Emmanuel Faye qui me paraît excellente du point de vue du non philosophe que je suis et de l'historien que j'essaie d'être. C'est un retour à l'archive et en particulier à l'archive éventuellement inédite. Ce qui paraît énorme encore aujourd'hui. Il y a toujours des inédits voire des textes qui ont été manipulés à plusieurs reprises soit par Heidegger soit par ses successeurs. Retourner aux textes dans la mesure du possible c'est quand même capital. Et puis, deuxième démarche à laquelle je suis évidemment sensible : ne pas oublier le contexte.

Alors la démonstration extrême, c'est comment fait irruption Descartes au moment où la France connaît la défaite que l'on sait. Cela peut paraître étonnant comme rapprochement, mais cela se soutient tout à fait quand on lit le chapitre d'Emmanuel Faye sur le sujet. Quand on pense d'ailleurs aux célébrations qui ont précédé quelques années auparavant le tricentenaire, sauf erreur, des textes fondamentaux de Descartes en France et leur écho en Allemagne, cela se soutient tout à fait. Et l'on repère qu'il y a effectivement des stratégies même de carrière, à l'extrême limite, sans parler de cette phrase attribuée à Heidegger mais qu'il a sans doute dite : " Je dirais ce que je pense quand je serai professeur ordinaire ". Tout ça, ça compte. Et j'avoue que je tire mon chapeau parce que ce qui peut agacer parfois dans un certain nombre de discours -après, on pourra discuter des thèses de l'auteur, sur cette question ou sur d'autres - c'est qu'on aurait affaire à des objets isolés sur un petit nuage.

M.V. : Est-ce que, pour vous, le livre d'Emmanuel Faye invalide la philosophie de Heidegger ?

P. O. : Là, je ne le suivrais pas dans les conclusions dans la mesure où, il le dit clairement à la fin, Heidegger est un penseur fondamental du nazisme. Au fond, vous allez jusqu'à le dire. Et d'autre part vous dites : ce n'est pas un " penseur ". Moi en tant qu'historien je ne sais pas ce que cela veut dire : ne

pas être un " penseur ". Je considère à l'extrême limite que même Julius Streicher est un penseur important. Le problème c'est : qu'est ce qu'on pense ?

J. E. A. : Emmanuel Faye dit qu'il n'y a pas de philosophie dans cette philosophie. Il arrive à produire cet oxymore !

P. O. : Vous mettez " Penseur " avec des guillemets et un P majuscule mais, surtout, vous pensez que dans un futur livre que vous appelez de vos vœux, vous le rappeliez à l'instant, c'est-à-dire [bien différent de] la manière dont on a éventuellement utilisé Heidegger après la guerre, comment il est devenu une sorte d'icône. Mais pour le reste, Heidegger est un penseur et il faut penser Heidegger comme il faut penser Gobineau comme il faut penser Adolf Hitler.

E. Faye : Pour revenir au mot même de philosophie, qui est peut être plus aisé à discuter que le mot pensée, effectivement, à la lecture de ces cours notamment et des séminaires que j'ai aussi partiellement publiés, il ne m'apparaît pas qu'au fondement - et même le mot " fondement " est peut être trop noble -, à la racine de l'oeuvre de Heidegger il y ait quelque chose comme une philosophie. Je ne vois pas comment une philosophie pourrait être dans son intention explicite destruction de l'homme pris comme tel dans son universalité.

P. O. : Pourquoi pas ? Pourquoi pas ?

Philippe Lacoue-Labarthe : Où avez-vous vu une destruction de l'homme ?

E. Faye : De l'homme comme tel dans son universalité. Quand on pose la question.

P.L.L. : Qu'est-ce que l'homme comme tel et dans son universalité ? Cela se discute. Je ne dis pas que j'ai des réponses. Je dis simplement que c'est une question. Une question philosophique. L'universalité de l'homme, qui est un concept daté avec des fondements pour le coup philosophiques très précis, bien établis. Est-ce que c'est un concept qu'on peut utiliser en philosophie aujourd'hui sans le reproblématiser ? C'est tout. C'est une question philosophique. Pour vous, cela à l'air d'être une chose réglée. Heidegger, dans tous ses cours, et là encore il faudrait quand même le dater, voir un petit peu ce qu'il a dit jusqu'en 1935, 36, 37 ; ce qu'il redit pendant la guerre ; ce qu'il dit juste à la fin de la guerre ; ce qu'il dit après. Tout ça c'est complexe, cela obéit à des préoccupations, comme on dit, stratégiques, extrêmement difficiles à débrouiller. Mais cela étant mis entre parenthèses, qui est un travail vraiment d'historien, si on analyse vraiment les textes, ce que vous ne faites pas, vous les citez, vous les détachez de leur contexte.

Vous dites : le cours intitulé "Logique". En effet, il y a des propositions atterrantes dans ce cours, mais il y a aussi de la philosophie. Qu'il y ait mis en cause de l'homme et d'un certain modèle d'homme, d'un certain concept d'homme, d'une certaine essence de l'homme mis en place depuis, en gros, puisque vous avez travaillé là-dessus, depuis la Renaissance, consolidés au XVII^e et au XVIII^e, je suis bien d'accord. Mais pourquoi est-ce que ce concept d'homme né historiquement ne serait pas à problématiser aujourd'hui ?

E. Faye : Puis-je répondre ? Si vous voulez problématiser l'universalité de l'homme, je suis d'accord avec vous, Philippe Lacoue-Labarthe, c'est l'oeuvre du philosophe et si nous le faisons, nous faisons un travail philosophique. Heidegger ne problématise pas cette universalité de l'homme. Il l'écarte radicalement. Il en fait même un motif de dénonciation. Dans sa lettre sur Högnigswald [professeur juif à l'université de Munich], lettre que j'ai traduite pour la première fois, page 65, il écarte d'un revers de la main Högnigswald comme le " serviteur d'une culture mondiale indifférente et universelle ", à laquelle Heidegger oppose la " culture " enracinée. Ce n'est même plus une culture, c'est un enracinement dans le sang et le sol. Là, le ton n'est pas celui d'une problématisation. C'est d'une grande violence!

P. L. L. : C'est de l'idéologie pure et simple. Je suis bien d'accord avec vous là-dessus. Des textes comme ça, bon, je l'aurais eu en face de moi, je lui aurais dit : " mais ça ne va pas " !

E. Faye : Il reste la question de savoir si le nazisme est une idéologie. Je pense que le nazisme est une entreprise de destruction radicale de l'homme.

P. L. L. : Pas de tout homme ! Pas de tout homme, vous le savez très bien !

P. Ory : Pas de l'Aryen avec un A majuscule !

P. L. L. : Pas de l'euro péen. C'était hier. J'ai entendu cette phrase d'un type du NPD qui a été autorisé à parler au centre de Berlin, hier après midi, et qui a dit : " Nous ne pourrions sauver l'Europe que si de nouveau il y a le Troisième Reich. "

E. Faye : Allemand, bien sûr.

M.V. : Le Reich, Heidegger, il aurait souhaité qu'il se poursuive jusqu'en 2005 !

P. L. L. : Appelez ça comme vous voudrez, mais moi, j'appelle ça de l'idéologie. Et je pense en plus que cette idéologie a une base philosophique, malheureusement.

E. Faye : Nous avons des positions extrêmement différentes. En effet, Heidegger, dans sa réponse à Cassirer en 1929, dans la controverse de Davos, refuse la vision marxiste de l'idéologie en disant que la philosophie ne produit pas de *Weltanschauung*, de vision du monde : mais à la racine dit-il de toute philosophie il y a une " vision du monde ", il y a une *Weltanschauung*. [Il dit donc l'inverse de ce que vous soutenez] Et ça, c'est vraiment ce que Heidegger pense, au moins dès 29.

P. L. L. : Jusqu'à quand ?

E. Faye : C'est ce qu'il faut justement expliquer.

P. L. L. : S'il y a un concept qu'il a démolit de manière systématique c'est le concept de *Weltanschauung* !

E. Faye : La *Weltanschauung*, dans le cours de l'hiver 33-34 que j'ai sous les yeux, est encore absolument défendue. Et en 38 encore, Heidegger...

P. L. L. : Je suis bien d'accord.

E. Faye : ...lorsqu'il est en discussion problématique avec le bureau de Rosenberg pour l'édition de Nietzsche, il dit qu'un contrôle " *weltanschaulich* " des

écrits, un contrôle sur la " vision du monde " est quelque chose de nécessaire. En 38 encore ! Après la guerre, il a été édité un texte qui a beaucoup été lu et qui s'appelle " L'époque des conceptions du monde " qu'il dit avoir été écrit la même année. Simplement, il ne l'édite qu'à la fin des années quarante.

P. L. L. : Vu le régime quand même !.. Je veux bien suspecter Heidegger de beaucoup de choses, y compris d'avoir falsifié certains textes. Ça, j'en étais sûr depuis vingt ans. Jeffrey Barash m'avait dit : " tu sais, la dernière page du cours de 35, *Introduction à la métaphysique*, elle a disparu des archives ".

E. Faye : Effectivement !

P. L. L. : Dés qu'il m'a dit cela, lui qui connaît des gens qui connaissaient très bien Heidegger, [je me suis dit] : qu'est-ce qu'il a fait, le frère, Fritz?

Qu'est-ce qu'il a fait, Heidegger ? Je le savais, qu'il y avait des falsifications. Bon, maintenant, qu'il ait écrit ce texte en 38, *L'époque des conceptions du monde*, c'est plausible. Simplement il ne pouvait pas le publier, c'est tout. Dans un régime pareil, vous ne pouvez pas publier n'importe quoi.

E. Faye : Je vais vous donner un exemple qui m'amène à douter parfois de ce genre de textes qui sont à mon avis moins fiables dans leur datation que les cours. C'est l'exemple du paragraphe XXVI du *Dépassement de la métaphysique*, un texte publié au début des années cinquante [d'abord en 1951 dans les Cahiers Barlach publiés par Egon Vietta, puis en 1954 dans les *Essais et conférences*]. Ce paragraphe XXVI a déjà l'air de critiquer le Führer, etc. Quand Heidegger l'avait publié pour la première fois en 1951, il disait que ce texte était de 1939. Or Silvio Vietta, qui est l'un des plus heideggériens que l'on puisse trouver, mais qui a le mérite d'être un peu philologue, s'est aperçu que ce texte parle du prix donné par la ville de Francfort à un chimiste. Or, ce prix a été donné le 28 août 1942. Donc, le texte, tel qu'il a été publié en 1951, a été écrit - au moins en partie - à la fin de l'année 1942, ce qui change tout, puisqu'à la fin de l'année 42, tous les discours des intellectuels national-socialistes virent à partir du moment où ils s'aperçoivent que le Front russe tient bon. Là, il y a une véritable *Kehre*, un tournant, mais il est stratégique.

M.V. : Vous dites : qui consiste à ce que Heidegger euphémise, qu'il commence à euphémiser.

P. L. L. : Non, non : il suit de très près l'actualité, il suit la progression de la guerre. C'est un opportuniste né !

M. V. : Dés les années 20 il est très proche de philosophes qui feront le bonheur du nazisme. *Est évoqué un texte de Heidegger sur " La pauvreté ", de 1945.*

E. Faye : C'est un très bon exemple.

M. V. : C'est un texte qui est édité, traduit et présenté par vous, Philippe Lacoue-Labarthe, à Strasbourg.

E. Faye : Très rapidement. C'est intéressant : là, on voit vraiment le changement de discours. En 1940, dans les textes sur Jünger, qui viennent de paraître dans le tome 90 des *Oeuvres complètes* - je les ai lus [alors que je terminais la rédaction] de mon livre et les ai insérés à ce moment-là -, Heidegger dit qu'on entre dans les "

zones de décision ". Visiblement, c'est la Seconde Guerre mondiale qui va être la " décision ". En 1945, en juin 45, le discours change complètement. Et que dit Heidegger ? " Les guerres ne sont pas en mesure de décider historiquement des destins. Même les guerres mondiales n'en sont pas capables. " Et ça, on aurait souhaité que Heidegger le dise en juin 1940, au moment où, au contraire, à la fin de son cours sur " Le nihilisme européen ", il exaltait la " motorisation de la Wehrmacht " .

P. L. L. : Non ! Alors ça non. Il y a quand même une question qui se pose.

M. V. : Citons : juin 34, c'est page 169 du livre d'Emmanuel Faye, en 34, hiver 34. " Lorsque l'avion conduit le Führer de Munich à Venise jusqu'à Mussolini alors advient l'histoire. "

E. Faye : C'est dans un cours de philosophie !

P. L. L. : C'est accablant. Qu'est-ce que disait Lukacs à la même époque ?

E. Faye : Oui, mais cela ne dédouane pas Heidegger !

P. L. L. : Non, cela ne dédouane absolument pas Heidegger. Posons la question de ce qu'ont fait les philosophes, les intellectuels pendant la période dite des totalitarismes et de la guerre mondiale.

M. V. : C'est le même cas que celui de Platon soutenant le tyran de Syracuse.

P. L. L. : Il y a eu des résistants, bien sûr, mais il y en a eu d'autres ont accompagné le mouvement. Essayons d'analyser cela.

M. V. : Justement Philippe Lacoue-Labarthe est-ce que dans ces cas là, vous qui faites partie des gens qui ont lu, critiqué, pris des distances politiques...

P. L. L. : Notoires !

M. V. : ... notoires, avec certains aspects de la pensée, de la philosophie de Heidegger, comment défendez-vous, expliquez-vous ce qu'on pourrait appeler, comme problématique, l'autonomie de la pensée ? Qu'est-ce qui demeure chez vous de très important et qui a nourri de très nombreux philosophes français après la Seconde Guerre mondiale, qui savaient l'engagement, peut être moins que ce qu'on sait aujourd'hui, et même beaucoup moins, évidemment - attention aux anachronismes - mais qui ont défendu, qui ont enseigné Heidegger à l'Université ? Comment vous faites effectivement, vous, la distinction et l'enrichissement d'un côté d'une philosophie de Heidegger, tout en laissant de l'autre celui qui a dit que " l'histoire advient " quand " l'avion conduit le Führer de Munich à Venise " ou qui dit beaucoup d'autres choses qui transposent la différence ontologique ?

P. L. L. : L'État et le peuple.

M. V. : Qui dit qu'il faut cultiver l'*eros* du peuple, qui dit : l'État, c'est l'Être et l'étant, c'est le peuple, qui transpose la philosophie de *Être et Temps*. Alors, Philippe Lacoue-Labarthe ?

P. L. L. : Alors, écoutez, si je peux être net, cela, à mes yeux même, à la limite grossier, cela est de l'ordre de la pure et simple connerie !

M. V. : Cela n'a pas d'importance.

P. L. L. : Je ne dis pas ça. C'est de la bêtise. C'est de la bêtise, c'est de la cécité politique ! C'est inadmissible! C'est un type très faible, j'imagine, très faible. Comme ça, pour moi, c'est absolument condamnable. Je ne suis pas pour expurger les bibliothèques du monde, mais lisons cela, lisons cela. Voyons comment un type dont la pensée est de cette dimension est capable de s'abaisser à sortir des âneries de ce type. Bon, ça c'est une chose.

M. V. : " Bêtise " : expression qu'il a utilisée après la seconde guerre mondiale.

P. L. L. : La *Dumheit*, oui, la grande bêtise, *grosse Dumheit*, oui, grande bêtise pour lui. Je crois que pour le reste, non, non, non. Cela étant dit là-dessus, je suis parfaitement honnête, il y a des choses absolument inadmissibles, vous les citez, Emmanuel Faye. Très bien. Bon. Deuxièmement, cela n'invalide pas du tout à mes yeux ce qu'il y a, je dirais, et je tiens encore à la distinction, - elle est un peu stupide, il faudrait l'interroger, la questionner, il faudrait un autre mot, elle est commode pour parler vite - entre idéologie et pensée. Cela n'invalide absolument ce qu' il y a de pensée réelle chez Heidegger.

M. V. : Autonomie de la pensée ?

P. L. L. : Ce n'est pas l'autonomie de la pensée. C'est la question de l'être, la question du sens de l'être, la vérité de l'être, la difficulté que Heidegger a traversée pour revenir aux sources de la métaphysique y compris, au passage, avec certaines bêtises. Y compris, y compris. Il y a aussi des bêtises dans Hegel. Il y en a des grandes. Il y en a partout des bêtises.

P. O. : Il n'a jamais été autant questions de bêtises, dans cette émission, qu'à propos de Heidegger.

P. L. L. : Mais non ! Rendez-vous compte, tout de même, ce que devait être d'enseigner de continuer à faire de la philosophie dans les conditions qui étaient celles du Troisième Reich entre 1933.

P. O. : Ce qui était pire c'était d'être exclu de l'Université !

P. L. L. : Il n'a pas osé. Il n'a pas osé se laisser exclure. Il n'a pas osé partir. Il voulait rester là. Et là c'est son côté complètement paysan archaïque, souabe, misérable.

M. V. : Il y a des paysans, pendant la seconde guerre, qui ont été beaucoup moins archaïques que cela quand même !

P. L. L. : Oui, je sais bien.

E. F. : Si je peux ajouter un point capital c'est que, certes, enseigner en 1933, ce n'était pas facile, mais que Heidegger reprenne les cours qu'il a donnés en 1933, qui sont des cours ouvertement hitlériens, qu'il les publie maintenant dans la *Gesamtausgabe* comme son oeuvre, qu'il laisse cela comme legs pour nous et pour les étudiants à venir, c'est extrêmement grave parce que, aujourd'hui, on trouve des thèses dans lesquelles les étudiants commentent des textes heideggériens les plus durs comme si c'était la *Critique de la raison pratique* de Kant.

P. L. L. : Cela peut s'interpréter de deux manières. Ça

peut aussi être un acte, tardif, d'un relatif courage : " Bon, c'est vrai, j'ai dit ça ! ".

E. F. : Il n'y a aucun déni, aucune prise de distance.

P. L. L. : Attendez ! Tout le travail qu'il a fait après la guerre, c'est quand même un travail.

E. F. : Tous les éditeurs, Tietjen, le fils Heidegger, disent dans l'édition même de ses cours : " il y a un [fossé] infranchissable entre la pensée de Heidegger et le nazisme ". Ils disent cela alors même qu'il fait dans ses cours l'apologie de la vision du monde du Führer !

M. V. : Rappelons qu'il y aura procès, qu'il sera écarté de l'université pendant 7 ans juste après la Seconde Guerre mondiale. Vous parlez d'étudiants Philippe Lacoue-Labarthe : écoutez, regardez, il y a ici Jean-Edouard André qui est donc l'auteur d'une thèse tout récemment soutenue sur Heidegger, sur *La récurrence du thème de la liberté dans l'œuvre de Martin Heidegger* à Paris VIII. Comment vous réagissez par exemple à ce qui se dit, à ce que vous avez lu qui est un gros livre complet, un gros paquet qui s'appuie sur des recherches historiques sérieuses. Alors, sur Heidegger ?...

J. E. A. : Comment réagir par rapport à ça ? Je crois que Emmanuel Faye a tout fait raison de nous interpellé sur le trajet particulier de Heidegger et il a particulièrement raison de souligner que c'est dangereux. Ceci dit E. Faye, dans son livre, je suis assez spécialisé sur les premiers écrits de Heidegger, E. Faye donc...

M. V. : Les premiers écrits, ça veut dire quelle date ?

J. E. A. : Ca veut dire 1927, *Etre et temps*. Vous abordez et vous liquidez *Etre et temps* en quatre pages et pour vous donc, ça va du " souci ", avec cette phrase justement pas très anecdotique, mais cette phrase pas très importante qui parle de la nécessité qu'il y a à ne pas mélanger les cultures à propos des perceptions sur l'existence à la fin des paragraphes consacrés au souci, et vous faites terminer l'ensemble de votre résumé sur la *Gemeinschaft*. En d'autres termes, il y a et il ne peut y avoir que souci d'établir la pureté d'un profil d'individus et ce en vue de la communauté du peuple laquelle, bien sûr, pour vous est connotée, elle est nazie. Moi je crois si vous voulez, vous avez bien raison.

M. V. : Emmanuel Faye fait la distinction. Il dit que dans la façon dont Heidegger - moi je parle sous votre contrôle - emploie le mot *peuple*, il n'est pas forcément fait référence au rôle du peuple dans son acception romantique "dix-neuviémiste", mais dans son acception national-socialiste en l'occurrence.

P. L. L. : Vous faites une grande différence ? D'où ça vient, le peuple national-socialiste ?

J. E. A. : Ce qui me semble important de souligner, c'est l'état du commentaire actuel sur l'œuvre. C'est un problème de compréhension et d'explication. On ne sait pas exactement comment prendre l'œuvre ni par où la prendre. Philippe Lacoue-Labarthe est le gardien justement donc d'une interrogation qu'il a eu le mérite de maintenir durant des quantités et des quantités d'années en lieu et place qui disait ceci : la question est de savoir exactement ce que Heidegger met entre

théorie et pratique. La question est celle là. La question est donc de savoir ce qu'il y a de concret, ce qu'il a d'exploitable...

P. L. L. : Exploitable !

J. E. A. : ...d'exploitable ou d'empirique au détriment d'une certaine tradition ou d'une école qui justement n'a jamais interrogé par exemple les écrits les plus tardifs de Heidegger sur la technique, sur la cybernétique, qui sont des écrits relativement actuels et qu'à mon avis il faut mettre en relation avec le principe de l'ontologie fondamentale autour de la question de l'homme.

E. Faye : Jean Edouard André, vous m'avez envoyé votre thèse. J'en ai lu ce que j'ai pu, notamment le paragraphe 65 et toute la fin. En fait, vous avez une lecture qui est extrêmement grave. Vous marquez une continuité totale entre *Etre et temps* et les discours de 1933 et donc, pour vous, l'authenticité du *Dasein* de *Etre et temps* s'accomplit dans l'État que vous appelez du "socialisme national", parce que vous reprenez la traduction que F. Fédier faisait en 1995 du *nationalsozialistische Staat*. Donc, vous ne dites pas " État national socialiste " mais vous dites " État du socialisme national ".

P. L. L. : On peut dire aussi " révolution conservatrice ".

E. Faye : A ce moment-là, on arrive à des phrases (je vous cite page 495) où vous dites : " l'État du socialisme authentique national doit finalement faire obstacle aux fonctions totalisantes de la mondialité ". Or, si vous prenez l'allemand c'est du *nationalsozialistische Staat* qu'il s'agit, donc de l'État nazi !

J. E. A. : Vous faites le même travail que dans votre livre, monsieur !

E. Faye : C'est extrêmement [problématique]. Ce que je voulais indiquer, et c'est très important, c'est que vous êtes vraiment dans la continuité : le seul point sur lequel nous serions peut-être d'accord, c'est que vous pensez qu'il y a une continuité entre 1927 et 1933. Cela rejoint donc ma lecture de *Etre et temps*, qui indique que dans 1927, il y a déjà les prémisses de ce qui sera répondu en 1933. Je n'ai jamais écrit que *Sein und Zeit* était un livre nazi. Certains, sur France Culture, l'ont dit. Je n'ai pas dit cela ! J'ai dit qu'il y a dedans des termes qui annoncent ce qui va être dit par Heidegger en 1933. Il met *Gemeinschaft* et *Volk* dans le paragraphe 74 et, en 1933, il inverse l'ordre et dit : *Volksgemeinschaft* : " communauté du peuple " !

M. V. : Jean Edouard André ?... Philippe Lacoue-Labarthe ?...

J. E. A. : J'aimerais bien répondre. Vous partez du principe, effectivement, que je lis la continuité. Tout au moins j'essaie de construire justement un lien de continuité entre certaines élaborations. Et je vous avoue que ce qui rend critique votre approche, c'est d'avoir omis par exemple - alors que cette approche-là est quand même très présente dans le commentaire - d'avoir omis par exemple les alinéas 362-363 consacrés à la science, d'une manière générale, qui expliquent à quel point effectivement la zone de combat ou la zone d'élaboration de la pensée de Heidegger vise les sciences. Elle les vise dans un rapport à la tradition de la philosophie qui est lui-même clairement

établi. Il s'agit de revenir à la critique de la *sophrosuné* par Platon. Il s'agit aussi de revenir éventuellement à de nouvelles élaborations du domaine de pertinence de la *phronesis*, donc de la prudence aristotélicienne. Il y a quelque chose que vous omettez gravement c'est que on ne peut pas lire aujourd'hui *Sein und Zeit* sans lire la référence explicite aux sciences, sans lire effectivement le travail qui va construire la proposition suivante : la philosophie est science critique des sciences. Et elle le fait dans un rapport contigu entre science et compréhension quotidienne. En d'autres termes, elle le fait pour évaluer à nouveau les sciences dans leur rapport à ce qu'elles expriment en termes d'axiomes et dans un rapport aux compréhensions quotidiennes parce que tout ça, finalement, finit par obstruer la compréhension qu'on peut avoir de soi. Même, la compréhension qu'on peut avoir du monde quotidien. Il me semble que c'est la proposition la plus intéressante à retenir.

E. Faye : Voyez-vous, ce qui est vraiment grave, c'est que, j'en suis d'accord, il y a tout une thématique du "*Wissen*" (savoir) chez Heidegger ; le problème, c'est que vous ne citez les textes que dans la traduction de Fédier. (Dans la bibliographie, vous citez bien le tome 16 dans lequel il y a tous les discours nazis en allemand et bien d'autres que ceux que vous citez.) Et là, que dit Heidegger sur "*Wissen*" ?... que le mot "savoir", ou "science", doit être pris dans un nouveau sens qui est national-socialiste. Voilà ce qu'il défend en 1933. On ne peut pas prendre ces textes aujourd'hui comme des textes philosophiques.

B. Tackels : Moi, je voudrais prendre appui sur la petite discussion qui vient d'avoir eu lieu entre vous pour montrer à quel point elle est au coeur du problème. C'est que là on est entre spécialistes et que tout le problème c'est de passer d'une théorie à l'action. Qu'est-ce que c'est que ce rapport complexe et problématique ? Vous venez de le dire : de la théorie à l'action, et c'est bien tout l'enjeu de Heidegger depuis le début jusqu'à la fin. Heidegger, au fond c'est quelqu'un qui tente une action. Qui tente quelque chose comme une mise en oeuvre, une opération dans le réel de ce que c'est que la philosophie.

Il pense que la philosophie a des ressorts pour transformer le réel. S'il on veut s'en tenir à des équations simples, et je pense quand même - et cela Philippe Lacoue-Labarthe, depuis très longtemps, le montre -, que c'est cette équation là qui s'affole, c'est cette équation là qui ne marche pas qui ne peut qu'aller vers le pire.

P. L. L. : C'est un échec.

B. T. : C'est un échec.

P. L. L. : Il l'a reconnu.

B. T. : Il l'a reconnu. C'est de cela que j'aimerais vous questionner plus avant, Emmanuel Faye. Cet échec reconnu, que devons nous en faire ? Est-ce que nous devons du coup à notre tour, et j'entends tout de même un peu ça dans votre démarche, pas forcément les brûler mais mettre ses livres de côté, sous scellés, avec des clés qui seraient alors confiées à certains et pas à d'autres. Vous voyez, le problème dans lequel on se trouve. Ou est-ce qu'il vaut mieux largement patauger, un peu, mais peut-être en essayant de sortir de la

spécialisation, en se demandant des choses extrêmement simples, c'est qu'au fond, est-ce que le mot *métaphysique*, qui a conduit toute la philosophie d'Europe, depuis les Grecs, est-ce que ce mot là vous le gardez ou vous le jetez ? Est-ce qu'il est forcément catastrophique ou est-ce qu'il peut nous aider à avancer politiquement ? C'est ce que je ne sens pas dans votre livre. Vous reprochez à Heidegger de ne pas produire une philosophie, ou plutôt de broyer la philosophie à cause de sa "national-socialisation" et donc à aucun moment je ne vois poindre quelque chose comme l'élément, la lueur d'une philosophie à venir. Je ne vois plus très bien ce que vous entendez par philosophie au terme de la lecture de votre livre. Je tiens aussi à le dire très argumenté, très riche sur le plan de l'archive, et, il faut le dire, accablant, et on pourrait, là aussi, employer un mot très vulgaire : totalement "debéquetant". On est d'accord là-dessus. Mais la lueur d'une pensée à venir, je ne la vois pas.

E. Faye : Je comprends qu'il y ait un certain vide. Evidemment, si on dit que le fondement de l'oeuvre de Heidegger n'est pas philosophique, étant donné l'influence qu'il a eu, mais sur des bases qui étaient beaucoup moins averties qu'aujourd'hui, il y a forcément un certain vide. J'insiste sur le fait. Je pense que le travail que j'ai entrepris, dans cette investigation qui m'a demandé pas mal d'années, est un travail philosophique et critique sur le fondement d'une oeuvre, et la philosophie a pour tâche de réfléchir sur de tels textes. Maintenant, l'usage que Heidegger fait du mot "métaphysique" me fait penser à ce que Victor Klemperer disait du mot "histoire" - le linguiste qui parlait d'une langue du IIIème Reich, qu'il appelle LTI [*lingua tertium imperii*] - c'est-à-dire que c'est un mot qui n'a plus de densité philosophique, mais qui est malheureusement nazifié quand on dit, comme le fait Heidegger, que la "sélection raciale" est "métaphysiquement nécessaire", ou que "la motorisation de la Wehrmacht est un acte métaphysique".

P. L. L. : Ca dépend dans quel contexte c'est dit. C'est quand même une phrase critique.

M. V. : Alors attendez.

P. L. L. : Le mot "métaphysique", à cette époque là, est un mot critique.

E. Faye : C'est beaucoup plus ambivalent. Il sera critique après 1943.

P. L. L. : Non.

E. Faye : En 41-42 c'est beaucoup plus ambigu.

P. L. L. : Il l'est déjà pour une large part. Le programme du "pas en arrière" dans la métaphysique est entièrement élaboré même si le mot "pas en arrière", qui dit bien les choses du point de vue politique, n'est pas encore introduit.

E. Faye : C'est quand même faire de la ségrégation raciale quelque chose d'inéluctable, qui est inscrit dans l'être même.

P. L. L. : Qui est inscrit dans le destin de la métaphysique.

E. Faye : C'est effroyable.

P. L. L. : Mais non, qui est inscrit dans un certain nietzschéisme, je dis pas dans Nietzsche, mais dans un certain nietzschéisme.

E. Faye : La responsabilité en est imputée à Descartes et à Platon : c'est quand même monstrueux ! Le racialisme nazi [remonterait selon Heidegger jusqu'à eux]!

P. L. L. : J ai remarqué, parce que c'est un texte qui m'intéresse depuis longtemps, le fameux texte où Descartes dit nous rendre " maîtres et possesseurs de la nature ... ".

E. Faye : " ... comme... ".

P. L. L. : " ... comme maîtres et possesseurs de la nature ", dont Beaufret a fait des commentaires.

E. Faye : Heidegger le premier.

P. L. L. : Et Heidegger aussi. Vous dites : cela intéresse la médecine. Oui, cela intéresse la médecine, cela intéresse la biologie.

E. Faye : C'est Descartes qui a ensuite un très beau développement sur la médecine.

P. L. L. : Bien sûr, je le sais.

E. Faye : Ce n'est pas du tout un projet technique. Il dit : ce n'est pas pour le bien-être de nos ingénieurs, c'est pour assurer " la conservation de la santé ".

P. L. L. : Cela peut aller très loin la préservation de la santé.

E. Faye : C'est loin de la " santé du peuple " de Heidegger, en tous cas !

M. V. : Je voudrais vous faire écouter une lecture extrêmement critique de votre livre et notamment autour de cette phrase de Heidegger connue donc comme la plus polémique : " la sélection raciale est métaphysiquement nécessaire ", phrase que vous reprenez, Emmanuel Faye, dans votre livre. Hadrien France-Lanord, qui est professeur de philosophie à Rouen, auteur notamment de *Celan et Heidegger, le sens du dialogue*, explique que cette citation de Heidegger est tronquée et que en réalité la phrase dans son entier dit exactement le contraire de ce qu'elle dit dans le raccourci que vous en faites, vous, Emmanuel Faye. Hadrien France Lanord (*intervention enregistrée*):

H. F. L. : Il s'agit effectivement d'un point central dans le livre de Emmanuel Faye. Il est simplement asséné comme un slogan, page 180, la première occurrence. Il s'agit d'un cours sur Nietzsche de 1941-42 dont Adeline Froidecourt vient de proposer une magnifique traduction aux éditions Gallimard.

Emmanuel Faye écrit alors, page 180, que Heidegger n'hésite pas à soutenir que, citation " La sélection raciale est métaphysiquement nécessaire ", fin de citation. Rien n'est précisé ici quant au contexte d'où a été extrait ce fragment ni quant à son sens. La phrase est à nouveau assénée page 181 sans plus de précision. Voici ce qu'écrit Emmanuel Faye : " la justification ésotérique et meurtrière de la sélection raciale dont Heidegger dira bientôt le caractère, citation, " métaphysiquement nécessaire ", fin de citation, en 1942 l'année même où se décidera la solution finale. Un lecteur qui n'est pas averti ici reçoit

ça comme un véritable choc et ne peut que fermer à jamais les ouvrages de Heidegger. Mais Emmanuel Faye ne dit rien quant à la citation qui revient en tête du chapitre 9 qui s'intitule rien moins que " De la justification de la sélection raciale au négationnisme des Conférences de Brême".

Et là figure en épigraphe au chapitre à nouveau la citation truquée de Emmanuel Faye, c'est-à-dire " Le principe de la sélection raciale est métaphysiquement nécessaire. " Je tiens à signaler que Emmanuel Faye cite cette phrase sans indication de coupure dans le texte français, ce qui fait qu'un lecteur non germaniste ne peut pas savoir que la phrase est purement fabriquée par Emmanuel Faye. Il faut à ce sujet citer la phrase en son entier et donc se reporter au volume ce que malheureusement peu de lecteurs français feront. Voici la phrase intégrale, citation de Heidegger : " C'est seulement là où la subjectivité inconditionnée de la volonté de puissance devient vérité de l'étant en entier qu'est possible et donc métaphysiquement nécessaire le principe sur lequel s'instaure une sélection raciale. " Fin de citation. On comprend à la lecture entière de la phrase de Heidegger qu'il s'agit donc d'une critique intégrale du régime nazi en tant que nihilisme et accomplissement de la subjectivité inconditionnelle de la volonté de puissance. Ma question est : que cache ce procédé de Emmanuel Faye. De quoi a-t-il peur ? Pourquoi ne veut-il pas citer intégralement les textes de Heidegger et pourquoi ne procède-t-il qu'avec des repérages de mots, flashs qui aveuglent le lecteur français et donc tout le livre.

E. Faye : Sur la sélection raciale, ce qui est capital de voir et que ne dit évidemment pas Hadrien France-Lanord, c'est que sur la sélection raciale je consacre les pages 459 à 484. Donc les appels au début sont extrêmement brefs, mais c'est là que l'analyse a lieu et il n'en dit pas mot. Il y a quand même 25 pages ! Et là, j'analyse des textes qui sont encore inconnus en Français alors que ce texte sur la sélection raciale est bien connu : il figure dans le Nietzsche publié en 1961 ! Donc, nous le connaissons depuis 40 ans. Par contre, les textes de " *Koinon* " qui développent la même pensée, la même monstruosité, et puis les textes sur Jünger qui sont disponibles en allemand depuis quelques mois, ceux là je les traduits, je les analyse longuement, et c'est là que nous avons un contexte général dans lequel on a Heidegger qui présente ce qu'il appelle la pensée de la race " (*Rassegedanke*), ou la doctrine de la prééminence de la race comme une nécessité inéluctable qui découle de la pensée métaphysique occidentale. Et ça, pour moi, c'est quelque chose de tout à fait monstrueux. Dans les textes sur Jünger, c'est [pour Heidegger] extrêmement positif. Il parle de l'essence non encore purifiée des Allemands et de l' "être-race" (*Rassesein*) d'une façon qui n'est pas critique. C'est ça que ne veut pas voir Hadrien France-Lanord, parce que c'est terrible. Regardez ces textes.

P. L. L. : Page 461, c'est vous-même qui le cite : " Le fondement métaphysique de la pensée raciale n'est pas le biologisme mais la subjectivité (à penser métaphysiquement) de tout être de quelque chose d'étant (la portée du dépassement de l'essence de la métaphysique et de la métaphysique des temps modernes plus particulièrement). " On ne peut pas être

plus clair !

E. Faye : Il dit dessous : “ pensée trop grossière de toutes les réfutations du biologisme, donc en vain ”.

P. L. L. : Et bien oui.

E. Faye : Si vous voulez, Heidegger entend être celui qui justifie, jusque dans ses racines, le racisme comme inéluctable.

P. L. L. : Non : comme étant inéluctable pour la civilisation occidentale en tant qu'elle est sous-tendue depuis le début et en particulier depuis le tournant des Temps modernes, c'est-à-dire depuis ce qui s'est passé entre Galilée et Descartes par le projet techno scientifique. Ça aboutit au racisme, voilà.

E. Faye : Il n'y a aucun racisme chez Descartes.

P. O. : Si on déplace la lecture vers les chapitres concernant le séminaire inédit sur Hegel et l'État, là, je pense qu'on peut être d'accord pour dire qu'on a un bel exemple de la contribution de quelqu'un qui a quand même cherché à être conseiller du prince. Il échoue. Son échec est intéressant mais n'invalide pas la thèse de Emmanuel Faye, à mon avis, de [la contribution de Heidegger] à la “ philosophie du droit ” du Troisième Reich. Vous nous rappelez ou ce qu'il faut apprendre à certains c'est que Heidegger figure avec d'autres parmi les membres de l'Académie pour le Droit Allemand du redoutable Frank et en particulier de la Commission de la philosophie du droit.

E. Faye : Avec Streicher, Schmitt, Rosenberg.

P.O. : Il y a des textes qui montrent, vous montrez bien sa différence avec Carl Schmitt mais en même temps il est tout contre lui. Je ne reviens pas sur la question de la race. Sur le rapport à Carl Schmitt c'est précisément parce qu'il discute et débat avec Carl Schmitt qu'il participe de la philosophie du droit du Troisième Reich. Je trouve que c'est très convaincant. C'est accablant sur la contribution d'un philosophe, que je considère comme un penseur éminent, au fonctionnement d'un État, en l'occurrence d'un État totalitaire. Ils sont, j'ajoute, des milliers comme ça d'historiens, de médecins, de musiciens etc. qui contribuent.

E. Faye : Je suis content de votre intervention parce que ça nous rappelle que le racisme nazi, qui trouve un moment capital dans les lois de Nuremberg, ne vient pas d'un fondement philosophique qui remonterait à Descartes et Platon, mais est dû à des intellectuels criminels qui mettent en oeuvre dans le droit, dans la médecine, des notions que, effectivement, malheureusement, Heidegger a cautionnées en travaillant aux côtés de Frank, de Streicher et de Schmitt dans cette Commission pour la philosophie du droit dans laquelle il était actif.

P. L. L. : Alors là, il y aurait beaucoup à dire historiquement sur la généalogie de ce genre d'idéologie de la race du Troisième Reich qui provient d'une certaine lecture de Nietzsche, d'une certaine lecture du romantisme etc. Cela serait trop long. J'ai trois points sur lesquels je voudrais vraiment revenir. Le premier, c'est parce que, en dehors du fait que “ métaphysique ” à mon sens c'est déjà critique, à l'époque de la guerre, c'est le fameux texte, un des rares textes où Heidegger parle de l'extermination. J'ai

été le premier, quand j'ai écrit mon petit bouquin en 87, qui est paru en 88 sur la fiction du politique, à prendre connaissance de la fameuse phrase : “ Les chambres à gaz c'est la même chose que l'agriculture motorisée etc. ” J'ai été le premier à être scandalisé par cette phrase jusqu'au jour où Derrida, je me souviens très bien, c'était à un colloque à Heidelberg avec Gadamer, avec Rainer Will – grand colloque, public, une grande soirée - Derrida m'a dit : “ tu sais, on peut lire la phrase à l'envers. C'était pour dire : la technique nivelle tout ”. Et puis je tombe sur ce texte que je ne connaissais pas, que cite Emmanuel Faye, page 492, où “ des centaines de milliers, je cite, meurent en masse, meurent-ils ? Ils périssent meurent ils ? ” Il y a trois fois la question “ meurent-ils ? ”

Cela veut dire aussi bien que dans les camps d'extermination, on a privé des millions de gens du droit à la mort, c'est-à-dire de la mort telle que *Sein ou Zeit* la définissait, c'est-à-dire comme la possibilité la plus propre du *Dasein*. Qu'on interroge ensuite, et ça je crois c'est une tâche philosophique qui nous incombe, ces analyses de *Sein und Zeit* sur la mort avec lesquelles en effet je crois que l'on peut encore questionner. De même qu'on peut questionner les chapitres sur la résolution, de même qu'on doit questionner absolument le passage du *Dasein* à la *Gemeinschaft*.

M. V. : Vous laissez répondre Emmanuel Faye. C'est trop important.

E. Faye : C'est trop important. Ce que je voulais dire, c'est que certains commentateurs heideggériens qui ont écrit sur ce point ce sont efforcés de justifier ces développements sur le “ *Sterben sie ?* ” en les lisant comme on pourrait lire, par exemple, les pages très fortes écrites par Adorno dans sa *Dialectique négative* à propos d'Auschwitz, où Adorno montre comment l'individu est dépossédé de sa mort. Mais Heidegger dit tout autre chose. Il s'attarde à peine sur les conditions d'anéantissement des victimes. Ce qu'il soutient c'est, de manière extrêmement obscure et nébuleuse que “ l'homme peut mourir si et seulement si l'être lui-même approprie l'essence de l'homme dans l'essence de l'être à partir de la vérité de son essence ”. Que comprendre à ce jargon où le mot *Wesen*, “ essence ”, est répété trois fois ? L'homme ne peut mourir, ne peut être dénommé mortel que s'il est par essence dans l'abri de l'essence de l'être. Or, l'usage que fait Heidegger dans ses textes sur Jünger ou que fait Oskar Becker, qui est son disciple, c'est un usage du mot *Wesen* qui est explicitement racial.

P. L. L. : Non.

E. Faye : Si, vraiment !...

P. L. L. : Comment traduire “ *ousia* ” en allemand ?

E. Faye : Il ne s'agit pas de l' “ *ousia* ” grecque. Quand Heidegger parle de “ l'essence non purifiée des Allemands ” dans ses textes sur Jünger on n'est plus dans l' *ousia* d'Aristote, malheureusement, et là...

P. L. L. : On n'est plus dans l' *ousia* d'Aristote mais on est dans l' *ousia* quand même. ...

M. V. : On arrive au terme de l'émission. Donc il y a...

E. Faye : Là, c'est extrêmement grave.

P. L. L. : Je suis très critique vis-à-vis de Heidegger mais là je ne peux pas suivre.

M. V. : Un dernier mot Jean Edouard André ?

J. E. A. : Juste le mot de la fin. Parce que, visiblement, vous n'avez pas compris grand-chose à *Sein und Zeit*. Il est tout à fait question d'autre chose puisque, on le sait, derrière le souci, il se cache bien sûr d'autres notions en mouvement. Je peux vous dire que le *Dasein*, c'est aussi un mécanisme cognitif qui est à mettre en relation avec la technique et le déploiement de possibilités justement nouvelles dans la technique. En d'autres termes ..

M. V. (Marc Voinchet rappelle les éléments biographiques de Heidegger).

P. O. : Il est tout de même au coeur du système.

E. Faye : Heidegger parle du " nouveau droit des étudiants ". Vous citez cela tranquillement. Or qu'est-ce que ce nouveau droit des étudiants ? C'est un *numerus clausus* antisémite et raciste. C'est terrible.

P. L. L. : C'est terrible.

E. Faye : Vous ne pouvez pas...

P. L. L. : Vous en connaissez des profs de la Sorbonne qui ont fait la même chose quand même. Il y en a plein !

E. Faye : C'est monstrueux.

P. L. L. : Bien oui, c'est monstrueux.

E. Faye : Un grand philosophe ne fait pas ça.

P. L. L. : Il y en a eu. Il y en a eu.

P. O. : Je crains malheureusement que beaucoup de grands philosophes l'aient fait. Et que peut être continueront à le faire.

J. E. A. : Même Descartes s'il revenait.

E. Faye (à Pascal Ory) : Vous avez une conclusion encore plus dure que la mienne.

P. O. : Oui, encore plus dure.

P. L. L. : Mais nous, on ne ferait pas ça!

E. Faye : C'est vrai, Philippe, nous on ne le ferait pas!

B. Tackels: C'est vrai, moi non plus, je ne le ferai pas. Jamais! On est pas des salauds.

M. V. : Un dernier mot Jean Edouard André ?

J. E. A. : Juste le mot de la fin pour dire que Heidegger était en effet un salaud, qu'il y a eut, qu'il y a et qu'il y aura encore des tas de salauds et que nous, en effet, on est pas des salauds. C'est incroyable comme certains « grands » philosophes peuvent être salauds. Mais je crois qu'on est encore plus grand en ne faisant pas ces saloperies...